

Franz et Albert échangeaient un regard et reportèrent les yeux sur les meubles, sur les tableaux et sur les armes. Tout cela, à la seconde vue, leur parut encore plus magnifique qu'à la première.

« Eh bien, demanda Franz à son ami, que dites-vous de cela ?

— Ma foi, mon cher, je dis qu'il faut que notre voisin soit quelque agent de change qui a joué à la baisse sur les fonds espagnols, ou quelque prince qui voyage incognito.

— Chut ! lui dit Franz ; c'est ce que nous allons savoir, car le voilà. »

En effet, le bruit d'une porte tournant sur ses gonds venait d'arriver jusqu'aux visiteurs ; et presque aussitôt la tapisserie, se soulevant, donna passage au propriétaire de toutes ces richesses.

Albert s'avança au-devant de lui, mais Franz resta cloué à sa place.

Celui qui venait d'entrer n'était autre que l'homme au manteau du Colisée, l'inconnu de la loge, l'hôte mystérieux de Monte-Cristo.

## Chapitre XXXV

### La mazzolata

« MESSIEURS, dit en entrant le comte de Monte-Cristo, recevez toutes mes excuses de ce que je me suis laissé prévenir, mais en me présentant de meilleure heure chez vous, j'aurais craint d'être indiscret. D'ailleurs vous m'avez fait dire que vous viendriez, et je me suis tenu à votre disposition.

— Nous avons, Franz et moi, mille remerciements à vous présenter, monsieur le comte, dit Albert ; vous nous tirez véritablement d'un grand embarras, et nous étions en train d'inventer les véhicules les plus fantastiques au moment où votre gracieuse invitation nous est parvenue.

— Eh ! mon Dieu ! messieurs, reprit le comte en faisant signe aux deux jeunes gens de s'asseoir sur un divan, c'est la faute de cet imbécile de Pastriani, si je vous ai laissés si longtemps dans la détresse ! Il ne m'avait pas dit un mot de votre embarras, à moi qui, seul et isolé comme je le suis ici, ne cherchais qu'une occasion de faire connaissance avec mes voisins. Du moment où j'ai appris que je pouvais vous être bon à quelque chose, vous avez vu avec quel empressement j'ai saisi cette occasion de vous présenter mes compliments. »

Les deux jeunes gens s'inclinèrent. Franz n'avait pas encore trouvé un seul mot à dire ; il n'avait encore pris aucune résolution, et, comme rien n'indiquait dans le comte sa volonté de le reconnaître ou le désir d'être reconnu de lui, il ne savait pas s'il devait, par un mot quelconque, faire allusion au passé, ou laisser le temps à l'avenir de lui apporter de nouvelles preuves. D'ailleurs, sûr que c'était lui qui était la veille dans la loge, il ne pouvait répondre aussi positivement que ce fût lui qui la surveille, était au Colisée, il résolut donc de laisser aller les choses sans faire au comte aucune ouverture directe. D'ailleurs il avait une supériorité sur lui, il était

maître de son secret, tandis qu'au contraire il ne pouvait avoir aucune action sur Franz, qui n'avait rien à cacher.

Cependant il résolut de faire tomber la conversation sur un point qui pouvait, en attendant, amener toujours l'éclaircissement de certains doutes.

« Monsieur le comte, lui dit-il, vous nous avez offert des places dans votre voiture et des places à vos fenêtres du palais Rospoli; maintenant, pourriez-vous nous dire comment nous pourrions nous procurer un poste quelconque, comme on dit en Italie, sur la place del Popolo ?

— Ah ! oui, c'est vrai, dit le comte d'un air distrait et en regardant Morcerf avec une attention soutenue; n'y a-t-il pas, place del Popolo, quelque chose comme une exécution ?

— Oui, répondit Franz, voyant qu'il venait de lui-même où il voulait l'amener.

— Attendez, attendez, je crois avoir dit hier à mon intendant de s'occuper de cela; peut-être pourrai-je vous rendre encore ce petit service. »

Il allongea la main vers un cordon de sonnette, qu'il tira trois fois.

« Vous êtes-vous préoccupé jamais, dit-il à Franz, de l'emploi du temps et du moyen de simplifier les allées et venues des domestiques ? Moi, j'en ai fait une étude : quand je sonne une fois, c'est pour mon valet de chambre; deux fois, c'est pour mon maître d'hôtel; trois fois, c'est pour mon intendant. De cette façon, je ne perds ni une minute ni une parole. Tenez, voici notre homme. »

On vit alors entrer un individu de quarante-cinq à cinquante ans, qui parut à Franz ressembler comme deux gouttes d'eau au contrebandier qui l'avait introduit dans la grotte, mais qui ne parut pas le moins du monde le reconnaître. Il vit que le mot était donné.

« Monsieur Bertuccio, dit le comte, vous êtes-vous occupé, comme je vous l'avais ordonné hier, de me procurer une fenêtre sur la place del Popolo ?

— Oui, Excellence, répondit l'intendant, mais il était bien tard.

— Comment ! dit le comte en fronçant le sourcil, ne vous ai-je pas dit que je voulais en avoir une ?

— Et Votre Excellence en a une aussi, celle qui était louée au prince Lobanief, mais j'ai été obligé de la payer cent...

Cependant le temps s'écoulait, il était neuf heures, et Franz allait réveiller Albert, lorsque à son grand étonnement il le vit sortir tout habillé de sa chambre. Le carnaval lui avait troqué par la tête, et l'avait éveillé plus matin que son ami ne l'espérait.

« Eh bien, dit Franz à son hôte, maintenant que nous voilà prêts tous deux, croyez-vous, mon cher monsieur Pastini, que nous puissions nous présenter chez le comte de Monte-Cristo ?

— Oh ! bien certainement ! répondit-il; le comte de Monte-Cristo a l'habitude d'être très matinal, et je suis sûr qu'il y a plus de deux heures déjà qu'il est levé.

— Et vous croyez qu'il n'y a pas d'indiscrétion à se présenter chez lui maintenant ?

— Aucune.

— En ce cas, Albert, si vous êtes prêt...

— Entièrement prêt, dit Albert.

— Allons remercier notre voisin de sa courtoisie.

— Allons !

Franz et Albert n'avaient que le carré à traverser, l'aubergiste les devança et sonna pour eux; un domestique vint ouvrir.

« *I Signori Francesi* », dit l'hôte.

Le domestique s'inclina et leur fit signe d'entrer.

Ils traversèrent deux pièces meublées avec un luxe, qu'ils ne croyaient pas trouver dans l'hôtel de maître Pastini, et ils arrivèrent enfin dans un salon d'une élégance parfaite. Un tapis de Turquie était tendu sur le parquet, et les meubles les plus confortables offraient leurs coussins rebondis et leurs dossiers renversés. De magnifiques tableaux de maîtres, entremêlés de trophées d'armes splendides, étaient suspendus aux murailles, et de grandes portières de tapisserie flottaient devant les portes.

« Si Leurs Excellences veulent s'asseoir, dit le domestique, je vais prévenir M. le comte. »

Et il disparut par une des portes.

Au moment où cette porte s'ouvrit, le son d'une *guzla* arriva jusqu'aux deux amis, mais s'éteignit aussitôt : la porte, refermée presque en même temps qu'elle s'ouvrait, n'avait pour ainsi dire laissé pénétrer dans le salon qu'une bouffée d'harmonie.

— Et l'on vous apporte ces *tavolette* pour que vous joigniez vos prières à celles des fidèles ? demanda Franz d'un air de doute.

— Non, Excellence ; je me suis entendu avec le colleur, et il m'apporte cela comme il m'apporte les affiches de spectacles, afin que si quelques-uns de mes voyageurs désirent assister à l'exécution, ils soient prévenus.

— Ah ! mais c'est une attention tout à fait délicat ! s'écria Franz.

— Oh ! dit maître Pastriani en souriant, je puis me vanter de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour satisfaire les nobles étrangers qui m'honorent de leur confiance.

— C'est ce que je vois, mon hôte ! et c'est ce que je répéterai à qui voudra l'entendre, soyez en bien certain. En attendant, je désirerais lire une de ces *tavolette*.

— C'est bien facile, dit l'hôte en ouvrant la porte, j'en ai fait mettre une sur le carré. »

Il sortit, détacha la *tavoletta*, et la présenta à Franz.  
Voici la traduction littérale de l'affiche patibulaire :

« On fait savoir à tous que le mardi 22 février, premier jour de carnaval, seront, par arrêt du tribunal de la Rota, exécutés, sur la place del Popolo le nommé Andrea Rondolo, coupable d'assassinat sur la personne très respectable et très vénérée de don César Terlini, chanoine de l'église de Saint-Jean de Latran, et le nommé Peppino, dit *Rocca Priori*, convaincu de complicité avec le détestable bandit Luigi Vampa et les hommes de sa troupe.

« Le premier sera *mazzolato*.

« Et le second *decapitato*.

« Les âmes charitables sont priées de demander à Dieu un repentir sincère pour ces deux malheureux condamnés. »

C'était bien ce que Franz avait entendu la veille, dans les ruines du Colisée, et rien n'était changé au programme : les noms des condamnés, la cause de leur supplice et le genre de leur exécution étaient exactement les mêmes.

Ainsi, selon toute probabilité, le Transtévère n'était autre que le bandit Luigi Vampa, et l'homme au manteau Simbad le marin, qui, à Rome comme à Porto-Vecchio, et à Tunis, poursuivait le cours de ses philanthropiques expéditions.

— C'est bien, c'est bien, monsieur Bertuccio, faites grâce à ces messieurs de tous ces détails de ménage ; vous avez la fenêtre, c'est tout ce qu'il faut. Donnez l'adresse de la maison au cocher, et tenez-vous sur l'escalier pour nous conduire : cela suffit ; allez.

L'intendant salua et fit un pas pour se retirer.

« Ah ! reprit le comte, faites-moi le plaisir de demander à Pastriani s'il a reçu la *tavoletta*, et s'il veut m'envoyer le programme de l'exécution.

— C'est inutile, reprit Franz, tirant son calepin de sa poche ; j'ai eu ces tablettes sous les yeux, je les ai copiées et les voici.

— C'est bien ; alors monsieur Bertuccio, vous pouvez vous retirer, je n'ai plus besoin de vous. Qu'on nous prévienne seulement quand le déjeuner sera servi. Ces messieurs, continua-t-il en se retournant vers les deux amis, me font-ils l'honneur de déjeuner avec moi ?

— Mais, en vérité, monsieur le comte, dit Albert, ce serait abuser.

— Non pas, au contraire, vous me faites grand plaisir, vous me rendez tout cela un jour à Paris, l'un ou l'autre et peut-être tous les deux. Monsieur Bertuccio, vous ferez mettre trois couverts. »

Il prit le calepin des mains de Franz.

« Nous disons donc, continua-t-il du ton dont il eût lu les *Petites Affiches*, que « seront exécutés, aujourd'hui 22 février, le nommé Andrea Rondolo, coupable d'assassinat sur la personne très respectable et très vénérée de don César Torlini, chanoine de l'église Saint-Jean-de-Latran, et le nommé Peppino, dit *Rocca Priori*, convaincu de complicité avec le détestable bandit Luigi Vampa et les hommes de sa troupe... »

— Hum ! « Le premier sera *mazzolato*, le second *decapitato*. » Oui, en effet, reprit le comte, c'était bien comme cela que la chose devait se passer d'abord ; mais je crois que depuis hier il est survenu, quelque changement dans l'ordre et la marche de la cérémonie.

— Bah ! dit Franz.

— Oui, hier chez le cardinal Rospigliosi, où j'ai passé la soirée, il était question de quelque chose comme d'un sursis accordé à l'un des deux condamnés.

— À Andrea Rondolo ? demanda Franz.

— Non... reprit négligemment le comte ; à l'autre (il jeta un coup d'œil sur le calepin comme pour se rappeler le nom), à Peppino, dit *Rocca Priori*. Cela vous prive d'une guillotine, mais il vous reste la *mazzolata* qui est

un supplice fort curieux quand on le voit pour la première fois, et même pour la seconde; tandis que l'autre, que vous devez connaître d'ailleurs, est trop simple, trop uni : il n'y a rien d'inattendu. La *mandaita* ne se trompe pas, elle ne tremble pas, ne frappe pas à faux, ne s'y reprend pas à trente fois comme le soldat qui coupait la tête au comte de Chalais, et auquel, au reste, Richelieu avait peut-être recommandé le patient. Ah ! Tenez, ajouta le comte d'un ton méprisant, ne me parlez pas des Européens pour les supplices, ils n'y entendent rien et en sont véritablement à l'enfance ou plutôt à la vieillesse de la cruauté.

— En vérité, monsieur le comte, répondit Franz, on croirait que vous avez fait une étude comparée des supplices chez les différents peuples du monde.

— Il y en a peu du moins que je n'aie vus, reprit froidement le comte.

— Et vous avez trouvé du plaisir à assister à ces horribles spectacles ?

— Mon premier sentiment a été la répulsion, le second l'indifférence, le troisième la curiosité.

— La curiosité ! le mot est terrible, savez-vous ?

— Pourquoi ? Il n'y a guère dans la vie qu'une préoccupation grave; c'est la mort, eh bien ! n'est-il pas curieux d'étudier de quelles façons différentes l'âme peut sortir du corps, et comment, selon les caractères, les tempéraments et même les mœurs du pays, les individus supportent ce suprême passage de l'être au néant ? Quant à moi, je vous réponds d'une chose : c'est que plus on a vu mourir, plus il devient facile de mourir : ainsi, à mon avis, la mort est peut-être un supplice, mais n'est pas une expiation.

— Je ne vous comprends pas bien, dit Franz; expliquez-vous, car je ne puis vous dire à quel point ce que vous me dites là pique ma curiosité.

— Écoutez, dit le comte; et son visage s'infiltra de fiel, comme le visage d'un autre se colore de sang. Si un homme eût fait périr, par des tortures inouïes, au milieu des tourments sans fin, votre père, votre mère, votre maîtresse, un de ces êtres enfin qui, lorsqu'on les déracine de votre cœur, y laissent un vide éternel et une plaie toujours sanglante, croiriez-vous la réparation que vous accorde la société suffisante, parce que le fét de la guillotine a passé entre la base de l'occipital et les muscles trapèzes du meurtrier, et parce que celui qui vous a fait ressentir des années de souffrances morales, a éprouvé quelques secondes de douleurs physiques ?

condamné. Or, si l'homme au manteau était, comme tout portait Franz à le croire, le même que celui dont l'apparition dans la salle Argentina l'avait si fort préoccupé, il le reconnaîtrait sans aucun doute, et alors rien ne l'empêcherait de satisfaire sa curiosité à son égard.

Franz passa une partie de la nuit à rêver à ses deux apparitions et à désirer le lendemain. En effet, le lendemain tout devait s'éclaircir; et cette fois, à moins que son hôte de Monte-Cristo ne possédât l'anneau de Gygès et, grâce à cet anneau, la faculté de se rendre invisible, il était évident qu'il ne lui échapperait pas. Aussi fut-il éveillé avant huit heures.

Quant à Albert, comme il n'avait pas les mêmes motifs que Franz d'être matinal, il dormait encore de son mieux.

Franz fit appeler son hôte, qui se présenta avec son obséquiosité ordinaire.

« Maître Pastirini, lui dit-il, ne doit-il pas y avoir aujourd'hui une exécution ?

— Oui, Excellence; mais si vous me demandez cela pour avoir une fenêtre, vous vous y prenez bien tard.

— Non, reprit Franz; d'ailleurs, si je tenais absolument à voir ce spectacle, je trouverais place, je pense, sur le mont Pincio.

— Oh ! je présuiais que Votre Excellence ne voudrait pas se compromettre avec toute la canaille, dont c'est en quelque sorte l'amphithéâtre naturel.

— Il est probable que je n'irai pas, dit Franz; mais je désirerais avoir quelques détails.

— Lesquels ?

— Je voudrais savoir le nombre des condamnés, leurs noms et le genre de leur supplice.

— Cela tombe à merveille, Excellence ! on vient justement de m'apporter les *tavollette*.

— Qu'est-ce que les *tavollette* ?

— Les *tavollette* sont des tablettes en bois que l'on accroche à tous les coins de rue la veille des exécutions, et sur lesquelles on colle les noms des condamnés, la cause de leur condamnation et le mode de leur supplice. Cet avis a pour but d'inviter les fidèles à prier Dieu de donner aux coupables un repentir sincère.

— Quel homme est-ce que ce comte de Monte-Cristo ? demanda Franz à son hôte.

— Un très grand seigneur sicilien ou maltais, je ne sais pas au juste, mais noble comme un Borghèse et riche comme une mine d'or.

— Il me semble, dit Franz à Albert, que, si cet homme était d'aussi bonnes manières que le dit notre hôte, il aurait dû nous faire parvenir son invitation d'une autre façon, soit en nous écrivant, soit...

En ce moment on frappa à la porte.

« Entrez », dit Franz.

Un domestique, vêtu d'une livrée parfaitement élégante, parut sur le seuil de la chambre.

« De la part du comte de Monte-Cristo, pour M. Franz d'Épinay et pour M. le vicomte Albert de Morcerf », dit-il.

Et il présenta à l'hôte deux cartes, que celui-ci remit aux jeunes gens.

« M. le comte de Monte-Cristo, continua le domestique, fait demander à ces messieurs la permission de se présenter en voisin demain matin chez eux ; il aura l'honneur de s'informer auprès de ces messieurs à quelle heure ils seront visibles.

— Ma foi, dit Albert à Franz, il n'y a rien à y reprendre, tout y est.

— Dites au comte, répondit Franz, que c'est nous qui aurons l'honneur de lui faire notre visite.

Le domestique se retira.

« Voilà ce qui s'appelle faire assaut d'élégance, dit Albert ; allons, décidément vous aviez raison, maître Pastринi, et c'est un homme tout à fait comme il faut que votre comte de Monte-Cristo.

— Alors vous acceptez son offre ? dit l'hôte.

— Ma foi, oui, répondit Albert. Cependant, je vous l'avoue, je regrette notre charrette et les moissonneurs ; et, s'il n'y avait pas la fenêtre du palais Rospoli pour faire compensation à ce que nous perdons, je crois que j'en reviendrais à ma première idée : qu'en dites-vous, Franz ?

— Je dis que ce sont aussi les fenêtres du palais Rospoli qui me décident », répondit Franz à Albert.

En effet, cette offre de deux places à une fenêtre du palais Rospoli avait rappelé à Franz la conversation qu'il avait entendue dans les ruines du Colisée entre son inconnu et son Transtévère, conversation dans laquelle l'engagement avait été pris par l'homme au manteau d'obtenir la grâce du

— Oui, je le sais, reprit Franz, la justice humaine est insuffisante comme consolatrice : elle peut verser le sang en échange du sang, voilà tout ; il faut lui demander ce qu'elle peut et pas autre chose.

— Et encore je vous pose là un cas matériel, reprit le comte, celui où la société, attaquée par la mort d'un individu dans la base sur laquelle elle repose, venge la mort par la mort ; mais n'y a-t-il pas des millions de douleurs dont les entrailles de l'homme peuvent être déchirées sans que la société s'en occupe le moins du monde sans qu'elle lui offre le moyen insuffisant de vengeance dont nous parlions tout à l'heure ? N'y a-t-il pas des crimes pour lesquels le pal des Turcs, les auges des Persans, les nerfs roulés des Iroquois seraient des supplices trop doux, et que cependant la société indifférente laisse sans châtement ?... Répondez, n'y a-t-il pas de ces crimes ?

— Oui, reprit Franz, et c'est pour les punir que le duel est toléré.

— Ah ! le duel, s'écria le comte, plaisante manière, sur mon âme, d'arriver à son but, quand le but est la vengeance ! Un homme vous a enlevé votre maîtresse, un homme a séduit votre femme, un homme a déshonoré votre fille ; d'une vie tout entière, qui avait le droit d'attendre de Dieu la part de bonheur qu'il a promise à tout être humain en le créant, il a fait une existence de douleur, de misère ou d'infamie, et vous vous croyez vengé parce qu'à cet homme, qui vous a mis le déline dans l'esprit et le désespoir dans le cœur, vous avez donné un coup dépecé dans la poitrine ou logé une balle dans la tête ? Allons donc ! Sans compter que c'est lui qui souvent sort triomphant de la lutte, lavé aux yeux du monde et en quelque sorte absous par Dieu. Non, non, continua le comte, si j'avais jamais à me venger, ce n'est pas ainsi que je me vengerais.

— Ainsi, vous désapprouvez le duel ? ainsi vous ne vous battez pas en duel ? demanda à son tour Albert, étonné d'entendre émettre une si étrange théorie.

— Oh ! si fait ! dit le comte. Entendons-nous : je me battrais en duel pour une misère, pour une insulte, pour un démenti, pour un soufflet, et cela avec d'autant plus d'insouciance que, grâce à l'adresse que j'ai acquise à tous les exercices du corps et à la lente habitude que j'ai prise du danger, je serais à peu près sûr de tuer mon homme. Oh ! si fait ! je me battrais en duel pour tout cela ; mais pour une douleur lente, profonde, infinie, éternelle, je rendrais, s'il était possible, une douleur pareille à celle que l'on

m'aurait faite : oeil pour oeil, dent pour dent, comme disent les Orientaux, nos maîtres en toutes choses, ces élus de la création qui ont su se faire une vie de rêves et un paradis de réalités.

— Mais, dit Franz au comte, avec cette théorie qui vous constitue juge et bourreau dans votre propre cause, il est difficile que vous vous teniez dans une mesure où vous échappiez éternellement vous-même à la puissance de la loi. La haine est aveugle, la colère étourdie, et celui qui se verse la vengeance risque de boire un breuvage amer.

— Oui, s'il est pauvre et maladroit, non, s'il est millionnaire et habile. D'ailleurs le pis-aller pour lui est ce dernier supplice dont nous patissons tout à l'heure, celui que la philanthropique révolution française a substitué à l'écartèlement et à la roue. Eh bien ! qu'est-ce que le supplice, s'il s'est vengé ? En vérité, je suis presque fâché que, selon toute probabilité, ce misérable Peppino ne soit pas *decapitato*, comme ils disent, vous verriez le temps que cela dure, et si c'est véritablement la peine d'en parler. Mais, d'honneur, messieurs, nous avons là une singulière conversation pour un jour de carnaval. Comment donc cela est-il venu ? Ah ! je me le rappelle ! vous m'avez demandé une place à ma fenêtre ; eh bien, soit, vous l'aurez ; mais mettons-nous à table d'abord, car voilà qu'on vient nous annoncer que nous sommes servis. »

En effet, un domestique ouvrit une des quatre portes du salon et fit entendre les paroles sacramentelles :

« *Al suo comodo !* »

Les deux jeunes gens se levèrent et passèrent dans la salle à manger.

Pendant le déjeuner, qui était excellent et servi avec une recherche infinie, Franz chercha des yeux le regard d'Albert, afin d'y lire l'impression qu'il ne doutait pas qu'eussent produite en lui les paroles de leur hôte ; mais, soit que dans son insouciance habituelle il ne leur eût pas prêté une grande attention, soit que la concession que le comte de Monte-Cristo lui avait faite à l'endroit du duel l'eût raccommode avec lui, soit enfin que les antécédents que nous avons racontés, connus de Franz seul, eussent doublé pour lui seul l'effet des théories du comte, il ne s'aperçut pas que son compagnon fût préoccupé le moins du monde ; tout au contraire, il faisait honneur au repas en homme condamné depuis quatre ou cinq mois à la cuisine italienne, c'est-à-dire l'une des plus mauvaises cuisines du monde. Quant au comte, il effleurait à peine chaque plat ; on eût dit

rues comme des lazzaroni, et cela parce que vous manquez de calèches et de chevaux ; eh bien ! on en inventera.

— Et avez-vous déjà fait part à quelqu'un de cette triomphante imagination ?

— À notre hôte. En rentrant, je l'ai fait monter et lui ai exposé mes désirs. Il m'a assuré que rien n'était plus facile ; je voulais faire doré les cornes des boeufs, mais il m'a dit que cela demandait trois jours : il faudra donc nous passer de cette superfluité.

— Et où est-il ?

— Qui ?

— Notre hôte ?

— En quête de la chose. Demain il serait déjà peut-être un peu tard.

— De sorte qu'il va nous rendre réponse ce soir même ?

— Je l'attends. »

En ce moment la porte s'ouvrit, et maître Pastriani passa la tête.

« *Pernesso ?* dit-il.

— Certainement que c'est permis ! s'écria Franz.

— Eh bien, dit Albert, nous avez-vous trouvé la charrette requise et les boeufs demandés ?

— J'ai trouvé mieux que cela, répondit-il d'un air parfaitement satisfait de lui-même.

— Ah ! mon cher hôte, prenez garde, dit Albert, le mieux est l'ennemi du bien.

— Que Vos Excellences s'en rapportent à moi, dit maître Pastriani d'un ton capable.

— Mais enfin qu'y a-t-il ? demanda Franz à son tour.

— Vous savez, dit l'aubergiste, que le comte de Monte-Cristo habite sur le même carré que vous ?

— Je le crois bien, dit Albert, puisque c'est grâce à lui que nous sommes logés comme deux étudiants de la rue Saint-Nicolas-du-Charbonnet.

— Eh bien, il sait l'embaras dans lequel vous vous trouvez, et vous fait offrir deux places dans sa voiture et deux places à ses fenêtres du palais Rospoli. »

Albert et Franz se regardèrent.

« Mais, demanda Albert, devons-nous accepter l'offre de cet étranger, d'un homme que nous ne connaissons pas ?

- C'est probable.  
— Plus de doute, murmura Franz, c'est lui.  
— Vous dites?...  
— Rien. Que faisiez-vous donc là ?  
— Je vous ménageais une surprise.  
— Laquelle ?  
— Vous savez qu'il est impossible de se procurer une calèche ?  
— Pardieu ! puisque nous avons fait inutilement tout ce qu'il était humainement possible de faire pour cela.  
— Eh bien, j'ai eu une idée merveilleuse. »  
Franz regarda Albert en homme qui n'avait pas grande confiance dans son imagination.  
« Mon cher, dit Albert, vous m'honorez là d'un regard qui mériterait bien que je vous demandasse réparation.  
— Je suis prêt à vous la faire, cher ami, si l'idée est aussi ingénieuse que vous le dites.  
— Écoutez.  
— J'écoute.  
— Il n'y a pas moyen de se procurer de voiture, n'est-ce pas ?  
— Non.  
— Ni de chevaux ?  
— Pas davantage.  
— Mais l'on peut se procurer une charrette ?  
— Peut-être.  
— Une paire de boeufs ?  
— C'est probable.  
— Eh bien, mon cher ! voilà notre affaire. Je vais faire décorer la charrette, nous nous habillons en moissonneurs napolitains, et nous représentons au naturel le magnifique tableau de Léopold Robert. Si pour plus grande ressemblance, la comtesse veut prendre le costume d'une femme de Pouzole ou de Sorrente, cela complétera la mascarade, et elle est assez belle pour qu'on la prenne pour l'original de la Femme à l'Enfant.  
— Pardieu ! s'écria Franz, pour cette fois vous avez raison, monsieur Albert, et voilà une idée véritablement heureuse.  
— Et toute nationale, renouvelée des rois fainéants, mon cher, rien que cela ! Ah ! messieurs les Romains, vous croyez qu'on courra à pied par vos

qu'en se mettant à table avec ses convives il accomplissait un simple devoir de politesse, et qu'il attendait leur départ pour se faire servir quelque mets étrange ou particulier.

Cela rappelait malgré lui à Franz l'effroi que le comte avait inspiré à la comtesse G..., et la conviction où il l'avait laissée que le comte, l'homme qu'il lui avait montré dans la loge en face d'elle, était un vampire.

À la fin du déjeuner, Franz tira sa montre.

« Eh bien, lui dit le comte, que faites-vous donc ?

— Vous nous excuserez, monsieur le comte, répondit Franz, mais nous avons encore mille choses à faire.

— Lesquelles ?

— Nous n'avons pas de déguisements, et aujourd'hui le déguisement est de rigueur.

— Ne vous occupez donc pas de cela. Nous avons à ce que je crois, place del Popolo, une chambre particulière ; j'y ferai porter les costumes que vous voudrez bien m'indiquer, et nous nous masquerons séance tenante.

— Après l'exécution ? s'écria Franz.

— Sans doute, après, pendant ou avant, comme vous voudrez.

— En face de l'échafaud ?

— L'échafaud fait partie de la fête.

— Tenez, monsieur le comte, j'ai réfléchi, dit Franz ; décidément je vous remercie de votre obligeance, mais je me contenterai d'accepter une place dans votre voiture, une place à la fenêtre du palais Rospoli, et je vous laisserai libre de disposer de ma place à la fenêtre de la piazza del Popolo.

— Mais vous perdez, je vous en prévient, une chose fort curieuse, répondit le comte.

— Vous me le raconterez, reprit Franz, et je suis convaincu que dans votre bouche le récit m'impressionnera presque autant que la vue pourrait le faire. D'ailleurs, plus d'une fois déjà j'ai voulu prendre sur moi d'assister à une exécution, et je n'ai jamais pu m'y décider ; et vous, Albert ?

— Moi, répondit le vicomte, j'ai vu exécuter Castaing ; mais je crois que j'étais un peu gris ce jour-là. C'était le jour de ma sortie du collège, et nous avions passé la nuit je ne sais à quel cabaret.

— D'ailleurs, ce n'est pas une raison, parce que vous n'avez pas fait une chose à Paris, pour que vous ne la fassiez pas à l'étranger : quand on voyage, c'est pour s'instruire ; quand on change de lieu, c'est pour

voir. Songez donc quelle figure vous ferez quand on vous demandera : Comment exécute-t-on à Rome ? et que vous répondrez : Je ne sais pas. Et puis, on dit que le condamné est un infâme coquin, un drôle qui a tué à coups de chenet un bon chanoine qui l'avait élevé comme son fils. Que diable ! quand on tue un homme d'Église, on prend une arme plus convenable qu'un chenet, surtout quand cet homme d'Église est peut-être notre père. Si vous voyageiez en Espagne, vous iriez voir les combats de taureaux, n'est-ce pas ? Eh bien, supposez que c'est un combat que nous allons voir : venez-vous des anciens Romains du Cirque, des chasses où l'on tuait trois cents lions et une centaine d'hommes. Venez-vous donc de ces quatre-vingt mille spectateurs qui battaient des mains, de ces sages matrones qui conduisaient là leurs filles à marier, et de ces charmanes vestales aux mains blanches qui faisaient avec le pouce un charmant petit signe qui voulait dire : Allons, pas de paresse ! achetez-moi cet homme-là qui est aux trois quarts mort.

— Y allez-vous, Albert ? dit Franz.

— Ma foi, oui, mon cher ! J'étais comme vous mais l'éloquence du comte me décide.

— Allons-y donc, puisque vous le voulez, dit Franz ; mais en me rendant place del Popolo, je désire passer par la rue du Cours ; est-ce possible, monsieur le comte ?

— À pied, oui ; en voiture, non.

— Eh bien, j'irai à pied.

— Il est bien nécessaire que vous passiez par la rue du Cours ?

— Oui, j'ai quelque chose à y voir.

— Eh bien, passons par la rue du Cours, nous enverrons la voiture nous attendre sur la piazza del Popolo, par la strada del Babuino ; d'ailleurs je ne suis pas fâché non plus de passer par la rue du Cours pour voir si des ordres que j'ai donnés ont été exécutés.

— Excellence, dit le domestique en ouvrant la porte, un homme vêtu en pénitent demande à vous parler.

— Ah ! oui, dit le comte, je sais ce que c'est. Messieurs, voulez-vous repasser au salon, vous trouverez sur la table du milieu d'excellents cigares de la Havane, je vous y rejoins dans un instant. »

Les deux jeunes gens se levèrent et sortirent par une porte, tandis que le comte, après leur avoir renouvelé ses excuses, sortait par l'autre. Albert,

me le présentez jamais, si vous ne voulez pas me faire mourir de peur. Sur ce, bonsoir, tâchez de dormir, moi, je sais bien qui ne dormira pas. » Et à ces mots la comtesse quitta Franz, le laissant indécis de savoir si elle s'était amusée à ses dépens ou si elle avait véritablement ressenti la crainte qu'elle avait exprimée.

En rentrant à l'hôtel, Franz trouva Albert en robe de chambre, en pantalon à pied, voluptueusement étendu sur un fauteuil et fumant son cigare.

« Ah ! c'est vous ! lui dit-il ; ma foi, je ne vous attendais que demain.

— Mon cher Albert, répondit Franz, je suis heureux de trouver l'occasion de vous dire une fois pour toutes que vous avez la plus fausse idée des femmes italiennes ; il me semble pourtant que vos mécomptes amoureux auraient dû vous la faire perdre.

— Que voulez-vous ! ces diables de femmes, c'est à n'y rien comprendre ! Elles vous donnent la main, elles vous la serrent ; elles vous parlent tout bas, elles se font reconduire chez elles : avec le quart de ces manières de faire, une Parisienne se perdrait de réputation.

— Eh ! justement, c'est parce qu'elles n'ont rien à cacher, c'est parce qu'elles vivent au grand soleil, que les femmes y mettent si peu de façons dans le beau pays où résonne le si, comme dit Dante. D'ailleurs, vous avez bien vu que la comtesse a eu véritablement peur.

— Peur de quoi ? de cet honnête monsieur qui était en face de nous avec cette jolie Grecque ? Mais j'ai voulu en avoir le cœur net quand ils sont sortis, et je les ai croisés dans le corridor. Je ne sais pas où diable vous avez pris toutes vos idées de l'autre monde ! C'est un fort beau garçon qui est fort bien mis, et qui a tout l'air de se faire habiller en France chez Blin ou chez Humann ; un peu pâle, c'est vrai, mais vous savez que la pâleur est un cachet de distinction. »

Franz sourit, Albert avait de grandes prétentions à être pâle.

« Aussi, lui dit Franz, je suis convaincu que les idées de la comtesse sur cet homme n'ont pas le sens commun. A-t-il parlé près de vous, et avez-vous entendu quelques-unes de ses paroles ?

— Il a parlé, mais en romain. J'ai reconnu l'idiome à quelques mots grecs défigurés. Il faut vous dire, mon cher, qu'au collège j'étais très fort en grec.

— Ainsi il parlait le romain ?



comme toutes les femmes, il est avec une étrange.. une Grecque, une schismatique... sans doute quelque magicienne comme lui. Je vous en prie, n'y allez pas. Demain mettez-vous à sa recherche si bon vous semble, mais aujourd'hui je vous déclare que je vous garde.»

Franz insista.

« Écoutez, dit-elle en se levant, je m'en vais, je ne puis rester jusqu'à la fin du spectacle, j'ai du monde chez moi : serez-vous assez peu galant pour me refuser votre compagnie ? »

Il n'y avait d'autre réponse à faire que de prendre son chapeau, d'ouvrir la porte et de présenter son bras à la comtesse.

C'est ce qu'il fit.

La comtesse était véritablement fort émue ; et Franz lui-même ne pouvait échapper à une certaine terreur superstitieuse, d'autant plus naturelle que ce qui était chez la comtesse le produit d'une sensation instinctive, était chez lui le résultat d'un souvenir.

Il sentit qu'elle tremblait en montant en voiture.

Il la reconduisit jusque chez elle : il n'y avait personne, et elle n'était aucunement attendue ; il lui en fit le reproche.

« En vérité, lui dit-elle, je ne me sens pas bien, et j'ai besoin d'être seule ; la vue de cet homme m'a toute bouleversée. »

Franz essaya de rire.

« Ne riez pas, lui dit-elle ; d'ailleurs vous n'en avez pas envie. Puis promettez-moi une chose.

— Laquelle ?

— Promettez-la-moi.

— Tout ce que vous voudrez, excepté de renoncer à découvrir quel est cet homme. J'ai des motifs que je ne puis vous dire pour désirer savoir qui il est, d'où il vient et où il va.

— D'où il vient, je l'ignore ; mais où il va, je puis vous le dire : il va en enfer à coup sûr.

— Revenons à la promesse que vous vouliez exiger de moi, comtesse, dit Franz.

— Ah ! c'est de rentrer directement à l'hôtel et de ne pas chercher ce soir à voir cet homme. Il y a certaines affinités entre les personnes que l'on quitte et les personnes que l'on rejoint. Ne servez pas de conducteur entre cet homme et moi. Demain courez après lui si bon vous semble, mais ne

qui était un grand amateur, et qui, depuis qu'il était en Italie, ne comptait pas comme un mince sacrifice celui d'être privé des cigares du café de Paris, s'approcha de la table et poussa un cri de joie en apercevant de véritables puros.

« Eh bien, lui demanda Franz, que pensez-vous du comte de Monte-Cristo ?

— Ce que j'en pense ! dit Albert visiblement étonné que son compagnon lui fit une pareille question ; je pense que c'est un homme charmant, qui fait à merveille les honneurs de chez lui, qui a beaucoup vu, beaucoup étudié, beaucoup réfléchi, qui est, comme Brutus, de l'école stoïque, et, ajouta-t-il en poussant amoureusement une bouffée de fumée qui monta en spirale vers le plafond, et qui par-dessus tout cela possède d'excellents cigares. »

C'était l'opinion d'Albert sur le comte ; or, comme Franz savait qu'Albert avait la prétention de ne se faire une opinion sur les hommes et sur les choses qu'après de mûres réflexions, il ne tenta pas de rien changer à la sienne.

« Mais, dit-il, avez-vous remarqué une chose singulière ?

— Laquelle ?

— L'attention avec laquelle il vous regardait.

— Moi ?

— Oui, vous. »

Albert réfléchit.

« Ah ! dit-il en poussant un soupir, rien d'étonnant à cela. Je suis depuis près d'un an absent de Paris, je dois avoir des habits de l'autre monde. Le comte m'aura pris pour un provincial ; détrompez-le, cher ami, et dites-lui, je vous prie, à la première occasion, qu'il n'en est rien. »

Franz sourit ; un instant après le comte rentra.

« Me voici, messieurs, dit-il, et tout à vous, les ordres sont donnés ; la voiture va de son côté place del Popolo, et nous allons nous y rendre du nôtre, si vous voulez bien, par la rue du Cours. Prenez donc quelques-uns de ces cigares, monsieur de Morenf.

— Ma foi, avec grand plaisir, dit Albert, car vos cigares italiens sont encore pires que ceux de la régie. Quand vous viendrez à Paris, je vous rendrai tout cela.

—Ce n'est pas de refus ; je compte y aller quelque jour, et, puisque vous le permettez, j'irai frapper à votre porte. Allons, messieurs, allons, nous n'avons pas de temps à perdre ; il est midi et demi, partons. »

Tous trois descendirent. Alors le cocher prit les derniers ordres de son maître, et suivit la via del Babuino, tandis que les piétons remontaient par la place d'Espagne et par la via Frattina, qui les conduisait tout droit entre le palais Fiano et le palais Rospoli.

Tous les regards de Franz furent pour les fenêtres de ce dernier palais, il n'avait pas oublié le signal convenu dans le Colisée entre l'homme au manteau et le Transtévère.

« Quelles sont vos fenêtres ? demanda-t-il au comte du ton le plus naturel qu'il pût prendre.

—Les trois dernières », répondit-il avec une négligence qui n'avait rien d'affecté ; car il ne pouvait deviner dans quel but cette question lui était faite.

Les yeux de Franz se portèrent rapidement sur les trois fenêtres. Les fenêtres latérales étaient tendues en damas jaune, et celle du milieu en damas blanc avec une croix rouge.

L'homme au manteau avait tenu sa parole au Transtévère, et il n'y avait plus de doute : l'homme au manteau, c'était bien le comte.

Les trois fenêtres étaient encore vides.

Au reste, de tous côtés se faisaient les préparatifs ; on plaçait des chaises, on dressait des échafaudages, on tendait des fenêtres. Les masques ne pouvaient paraître, les voitures ne pouvaient circuler qu'au son de la cloche ; mais on sentait les masques derrière toutes les fenêtres, les voitures derrière toutes les portes.

Franz, Albert et le comte continuèrent de descendre la rue du Cours. À mesure qu'ils approchaient de la place du Peuple, la foule devenait plus épaisse et au-dessus des têtes de cette foule, on voyait s'élever deux choses : l'obélisque surmonté d'une croix qui indique le centre de la place, et, en avant de l'obélisque, juste au point de correspondance visuelle des trois rues del Babuino, del Corso et di Ripetta, les deux poutres supérieures de l'échafaud, entre lesquelles brillait le fer arrondi de la mandaià.

À l'angle de la rue on trouva l'intendant du comte, qui attendait son maître.

« Madame la comtesse, répondit Franz, je vous ai demandé tout à l'heure si vous connaissiez cette femme albanaise : maintenant je vous demanderai si vous connaissez son mari.

—Pas plus qu'elle, répondit la comtesse.

—Vous ne l'avez jamais remarqué ?

—Voilà bien une question à la française ! Vous savez bien que, pour nous autres Italiennes, il n'y a pas d'autre homme au monde que celui que nous aimons !

—C'est juste, répondit Franz.

—En tout cas, dit-elle en appliquant les jumelles d'Albert à ses yeux et en les dirigeant vers la loge, ce doit être quelque nouveau déterré, quelque trépassé sorti du tombeau avec la permission du fossoyeur car il me semble affreusement pâle.

—Il est toujours comme cela, répondit Franz.

—Vous le connaissez donc ? demanda la comtesse ; alors c'est moi qui vous demanderai qui il est.

—Je crois l'avoir déjà vu, et il me semble le reconnaître.

—En effet, dit-elle en faisant un mouvement de ses belles épaules comme si un frisson lui passait dans les veines, je comprends que lorsqu'on a une fois vu un pareil homme on ne l'oublie jamais. »

L'effet que Franz avait éprouvé n'était donc pas une impression parti-culière, puisqu'une autre personne le ressentait comme lui.

« Eh bien, demanda Franz à la comtesse après qu'elle eut pris sur elle de le lorgner une seconde fois que pensez-vous de cet homme ?

—Que cela me paraît être Lord Ruthwen en chair et en os. »

En effet, ce nouveau souvenir de Byron frappa Franz : si un homme pouvait lui faire croire à l'existence des vampires, c'était cet homme.

« Il faut que je sache qui il est, dit Franz en se levant.

—Oh ! non, s'écria la comtesse ; non, ne me quittez pas, je compte sur vous pour me reconduire, et je vous garde.

—Comment ! véritablement, lui dit Franz en se penchant à son oreille, vous avez peur ?

—Écoutez, lui dit-elle, Byron m'a juré qu'il croyait aux vampires, il m'a dit qu'il en avait vu, il m'a dépeint leur visage, eh bien ! c'est absolument cela : ces cheveux noirs, ces grands yeux brillant d'une flamme étrange, cette pâleur mortelle ; puis, remarquez qu'il n'est pas avec une femme